

Félix Terrones, Nataly Villena Vega

# L'art de traverser

*Nouvelles*

Traduites de l'espagnol (Pérou) par  
Isabelle Dessommes et Marie-Madeleine Gladieu

Arpents  
de Sud  
▼



Félix Terrones est né à Lima en 1980. Depuis son arrivée en France, il a orienté son écriture vers le thème de l'exil, qu'il fictionnalise. Il est l'auteur de romans (*El silencio de la memoria*, 2008, et *Ríos de ceniza*, 2015), de microrécits (*El viento en tu cara*, 2014), de nouvelles (*Notas en un pasaporte*, 2022) et d'essais. Il a traduit en espagnol *Conquistadors* d'Éric Vuillard. Il a enseigné la littérature latino-américaine à l'École normale supérieure (Ulm), entre autres institutions françaises, et est actuellement maître de conférences en littérature latino-américaine à l'université de Berne. Il partage sa vie entre la France et la Suisse. Ses deux enfants, Luisa et Pablo, sont bilingues et évoluent dans les deux cultures, française et péruvienne.

Nataly Villena Vega est née au Pérou et a grandi à Cusco avant de s'installer à Paris, où elle vit aujourd'hui avec ses deux enfants. Franco-péruvienne, elle a étudié la littérature comparée et a soutenu un doctorat dans cette discipline, tout en poursuivant ses publications de fiction dans diverses revues et anthologies. Romancière, nouvelliste, éditrice et critique, elle dirige la revue *Las Críticas*, est l'auteure du roman *Azul* (2005), du recueil de nouvelles *Nosotros que vamos ligeros* (2017) et d'un essai sur Mario Vargas Llosa. Elle a également dirigé l'anthologie de nouvellistes péruviennes *Como si no bastase ya ser* (2017) et traduit en espagnol *L'Enfant du métro*, de Madeleine Truel. Ses textes ont été traduits en anglais et en italien.



## Sommaire

<i>Châteaux de fumée</i> , Félix Terrones.....	p. 11
<i>Sur le seuil</i> , Nataly Villena Vega .....	p. 29
<i>Sangliers sortant du bois</i> , Félix Terrones .....	p. 43
<i>Dieu nous guide</i> , Nataly Villena Vega.....	p. 63
<i>De courageux héros</i> , Félix Terrones .....	p. 85
<i>Paris! Paris!</i> , Nataly Villena Vega .....	p. 101
<i>La découverte de l'Amérique</i> , Félix Terrones .....	p. 117
<i>Autoroute du Nord</i> , Nataly Villena Vega.....	p. 125
<i>Légendes de ma patrie</i> , Félix Terrones .....	p. 139
<i>Le temps du nid</i> , Nataly Villena Vega .....	p. 157
Notes.....	p. 173
Remerciements.....	p. 175



# Châteaux de fumée

Félix Terrones

J'aurais peut-être dû ouvrir tout de suite ma valise en sortant des toilettes. En réalité, je n'aurais même pas dû la confier à un de ces inconnus qui grouillent dans la zone internationale. Surtout s'agissant d'un aéroport aussi fréquenté que Charles-de-Gaulle, réputé le plus important d'Europe. À tort ou à raison, mais le fait est qu'il y avait trop de monde, des gens partout, marchant sans s'arrêter, sans remarquer la personne qui se trouve à côté d'eux, qui tend peut-être la main pour demander un service et a confiance en la bonne volonté des inconnus. À cette époque de l'année en particulier, quand les Français partent en vacances, essaim avide de photos, de paysages, d'alcool, de beaucoup d'oubli aussi et d'aventures romantiques. Cela dit, je n'aurais pas dû chercher dans la foule l'inconnu me semblant le plus digne de confiance, m'approcher de lui et improviser ma

## *L'art de traverser*

demande d'aide en anglais, pour le laisser seul un instant avec ma valise. Au lieu de ça, j'aurais dû entrer avec ma valise et tout le reste dans l'étroite cabine des toilettes, ou alors j'aurais dû me retenir. Après dix mille kilomètres et douze heures de vol, dehors, ils m'attendraient, c'était sûr, tous avec le sourire et prêts à m'embrasser. Quelle poisse.

Et avec ça, j'étais sur les rotules. Et je n'étais pas le seul : Anne-Sophie, qui m'avait accompagné avant de partir définitivement auprès des siens en Bretagne, avait aussi bâillé et s'était frotté les yeux. Derrière la vitre du taxi, Paris avait défilé à une heure où il est impossible de se rendre compte s'il fait encore nuit ou déjà jour. J'avais cherché à tâtons sa main dans la pénombre, mais elle était restée inerte, puis Anne-Sophie l'avait retirée délicatement. « Essaie de te détendre dans ton pays », m'avait-elle conseillé, pendant que le taxi faisait la queue à l'abord du terminal. Les annonces lumineuses se succédaient, une sorte de publicité pour l'été, pas tant pour mon été que pour le sien, et elle avait l'air soulagée, satisfaite même. Au lieu de lui répondre, je m'étais retourné pour voir si ma valise était encore là. « Mais où voulais-tu qu'elle soit, espèce de bon à rien ? » avais-je entendu quelqu'un me dire, mais ça ne pouvait pas être Anne-Sophie, qui parle français et breton mais pas espagnol. Ça devait être ma conscience qui s'était réveillée et commençait à me tuer de reproches juste quand nous devions descendre. C'était comme ça chaque fois que je retournais au Pérou. Sauf que cette fois, il y avait quelque chose de différent, pour être honnête et ne pas continuer à nous mentir.

## *Châteaux de fumée*

J'avais l'impression de me voir, moi, devenu un autre individu, totalement affranchi de mon corps. « Comment peux-tu faire ça ? » me reprochait-il, en me sommant de réagir, mais ma volonté semblait appartenir à l'autre. Du moins, voilà ce qui se passait quand Anne-Sophie me serrait moins fort dans ses bras et que ses yeux commençaient à regarder ailleurs. À vrai dire, je n'avais jamais rien fait et c'est de ça que j'étais responsable, laisser tout se faire, mais sans m'engager. En la voyant avancer dans le couloir, dans la direction opposée, j'avais répété son nom, mais je l'avais fait mentalement, rien n'était sorti de ma bouche. Et elle avait continué à se perdre, en direction du métro qui la ramènerait à Paris, à son appartement, vidé de mes affaires. Les jours précédents, j'avais laissé ce qui me restait chez divers amis : vêtements, livres, quelques meubles et appareils électroménagers. À mon retour, j'allais devoir rassembler tout ça, chercher un appartement et commencer une nouvelle vie, solitaire. Quand je n'avais plus pu la voir, je m'étais dit voilà, une page se tourne. J'avais senti aussi mon estomac se tordre.

Les dernières semaines avaient été la répétition toujours renouvelée d'une même scène : Anne-Sophie et moi étions l'un à côté de l'autre, parfois un verre ou un livre à la main, parfois assis devant la télé allumée en train de regarder un film, mais le silence régnait toujours trop. Dans le silence quelque chose se matérialisait, une certitude, une urgence que personne n'osait appeler par son nom. Tout à coup, n'en supportant pas davantage, Anne-Sophie prenait ses affaires et sortait dans la rue. Et moi, je restais là, comme si de rien n'était, à essayer de faire

## *L'art de traverser*

durer le plus possible la cigarette qui pendait à mes lèvres. « Il vaut mieux qu'on passe l'été chacun de son côté » : je ne sais plus qui a proposé ça, mais on a été d'accord tous les deux. Un an plus tôt, on avait passé deux mois à Barcelone. C'est là qu'on avait décidé d'emménager ensemble et envisagé de formaliser notre relation. Aucun de nous deux ne pouvait deviner ce qui arriverait tout au long de cette année. Quand une des hôtesse de l'aéroport commençait à appeler pour l'embarquement du vol à destination de Lima, Anne-Sophie avait déjà dû quitter l'appartement et prendre le train qui l'emporterait en Bretagne, chez ses parents. Eux, ils m'avaient toujours discrètement repoussé, comme si dès le début ils s'étaient rendu compte que notre relation allait à l'échec et nous mènerait à ce que nous vivions à présent. De son côté, l'Asiatique auquel j'avais laissé ma valise avait déjà dû prendre l'avion l'emmenant vers ses lointains rivages, et avec ce qui m'appartenait, bien camouflé. Quelle poisse, encore une fois.

L'avion a enfin atterri, dans une brume qui semblait forcer pour entrer dans la cabine. Combien d'années sans revenir à Lima ? À peine avais-je traversé le contrôle douanier et étais-je sorti de la zone des vols internationaux, je les ai vus, sur leur trente-et-un, souriants : mon père et ma mère. Cinq ou six ans ? Il ne manquait que mon frère contemporain, qui s'était excusé, alléguant je ne sais plus quelles urgences. Au moins, il s'était excusé, comme disait ma mère, mais je savais, moi, qu'il s'était plutôt excusé pour laisser cette fête se dérouler sereinement. Six ans avaient passé peut-être, mais à mesure que j'embrassais chacun de mes parents, je sentais que les années s'étaient

## Châteaux de fumée

allongées jusqu'à l'intolérable. Hors de l'aéroport, il tombait une légère bruine, inexistante et pernicieuse qu'à Lima on appelle *garúa*. Alors, finalement, j'étais revenu. Et cette pluie fine ne me ramenait pas seulement à la réalité, elle m'y plongeait, avec mes chaussures et tout le reste. Contre toute attente, je me suis senti bien. Ça a été un instant. Pour cet instant, ça avait valu la peine de revenir.

J'ai écrit « mon frère contemporain » et l'adjectif n'est pas gratuit. Je m'étais toujours amusé à l'appeler comme ça, même si ça l'agaçait. Officiellement il était l'aîné de quelques instants et il avait donné à cela une valeur qui allait au-delà de l'anecdote, il avait l'air de revendiquer l'ascendant sur moi, même si dans notre cas il n'y avait pas de raison d'en parler, nous venions du même ovule, nous avions dormi dans la même caverne, nous nous étions alimentés simultanément dans le même placenta. Rien de cela n'avait été déterminant quand, peu à peu, avec les années, nos manières d'être avaient pris des chemins séparés. Jusqu'au jour où, pour une raison quelconque, peut-être la simple accumulation d'anecdotes et de malentendus, nous avons cessé de nous parler. De toute évidence, nous étions l'opposé l'un de l'autre. « Tu as apporté ce que je t'ai commandé, mon chéri ? » m'a demandé maman, avec un sourire plein d'espoir. « Bien sûr », lui ai-je répondu, satisfait de m'en être souvenu, sans savoir que sa commande, hélas, n'était plus dans ma valise, mais à des milliers de kilomètres.

Une fois à la maison, ils m'ont offert un verre de pisco sour. Chez nous, c'était toujours pareil, avec les étagères, les porcelaines, le sofa recouvert d'un drap, chacun des